

Abellin de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Iberville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with weather data for Nov 9, 1910, including Fahrenheit and Centigrade scales.

La réforme Constitutionnelle en Angleterre.

Le Parlement anglais va reprendre ses séances la semaine prochaine. La conférence sur les relations entre les deux Chambres...

ard VII fit comprendre à tous la gravité de la situation en faisant disparaître de la scène politique anglaise le souverain dont la présence était pour tous une garantie...

La Séance Annuelle de l'Institut.

Chronique parisienne: L'Institut de France a tenu, ces jours derniers, sa séance annuelle. Ce fut une véritable fête sous la Coupole...

Il sera peut-être intéressant pour nos lecteurs de connaître les impressions de deux membres de l'Institut, et non des moindres, MM. Massenet et Henri Lavedan...

son la Coupole; car ce n'était pas au public que je m'adressais, c'était à mes confrères, mes chers confrères de l'Institut...

"Et pourtant les dames étaient venues en grand nombre, si j'en juge par la quantité de chapeaux d'un délicieux volume que j'ai aperçus; et puis je les ai devinées aussi, ces exquises assistantes, par de charmantes: "Ah! l'oreille, dont elle est bien venue accompagner ma lecture..."

"Ce que je veux vous dire, c'est le charme de la lecture de M. Paul Girard sur le procès de Phryné. C'était documenté et amusant. Quand les membres si savants de l'Académie des inscriptions se mettent à faire de l'esprit et de l'anecdote, nous autres, musiciens, nous n'avons plus qu'à nous taire..."

M. Henri Lavedan m'a reçu dans ce ravissant musée qu'est sa demeure de la rue Pierre-Charron: "Je ne suis pas autrement ému, me dit-il, quand j'ai à parler en public, fût-ce à l'Institut..."

phie technique et historique qui est duré trop longtemps. On ne peut pas tout dire dans les vingt minutes que nous accorde l'Institut. Aussi j'ai préféré démontrer ce que c'est que ce vêtement qui fait partie de l'histoire naturelle d'un immortel, est habit qui tient à la peau, cette tonique qui est un peu de notre chair, qui n'est pas un habit ordinaire et dont l'émotion épidermique est une sensation si curieuse...

"Je n'ai pas trop insisté sur ce que deviennent les vieux habits verts, ou sur l'usage qu'en font les uns et les autres. C'est ainsi que Jules Simon alla un jour rendre visite au célèbre chimiste Chaptal. Il vit devant lui un grand bon vieillard qui portait communément son habit vert et sortait même avec..."

"Un jour, mon regretté collègue Gebhardt cherchait, à la fin d'une séance de l'Institut, une voiture pour pouvoir rentrer chez lui. Il fut obligé de faire un long chemin avant d'en trouver une. Il écrivit quelques jours après à M. Lépine que la préfecture de police devrait prendre des mesures pour qu'à l'avenir il y eût des véhicules disponibles à la porte de l'Institut et que les académiciens ne fussent plus obligés de se promener dans Paris "costumés en fenilleuse"..."

"Les habits verts ont des sorts divers. Les uns s'en vont à des musées de province; d'autres sont donnés à d'autres académiciens (ou les repaire, ou les adapte). M. Claretie possède et conserve pieusement le précieux habit d'Alfred de Musset, qui lui fut offert par Arsène Houssaye..."

"Sans compter les habits qui s'en vont de désespoir se pendre chez les fripiers..."

Et M. Lavedan s'interrompt, car il ne voulait pas s'attarder par des pensées mélancoliques.

Du sang, de l'huile et du pastel. On devrait commettre les crimes en plein air, car ils déprécient la propriété bâtie. Qu'un carrefour forestier s'appelle, pour cause, celui de la Femme-sans-Tête, le coupe n'en vaudra pas un blanc de moins...

sejour de peintres. Près de la maison où travailla M. Raphaël Collin, les ateliers de M. Boucher s'ouvrent derrière des jardins. Dans ce centre des arts, c'était vers de la peinture qu'il fallait attirer le public. Peut-être a-t-on pensé aussi que celle qu'il verrait chez lui consoliderait un peu le pauvre M. Strinheil d'être mort; peut-être aussi que les guignols dessinés à Kitchinev et à Novgorod seraient seuls assez terribles pour mettre en fuite les fantômes. Le rouge chasse le rouge. Quelle complication exquise cependant d'être sollicité à la fois, dans la même salle, par le souvenir de Mme Japy et par une nature morte!

On ira plus loin: près du réchaud de deux amants asphyxiés, le public sera convié par des hommes sandwichs à venir admirer une exposition de combustibles, et à faire son choix d'appareils de chauffage. Dans la maison d'un pendu une exposition de textile, fibres de coco, jute, chanvre, alfa, etc., est tout indiquée. Il y a là une source de prospérité pour une industrie qui nourrit plusieurs départements français, et pour les colonies si souvent éprouvées. Souhaitons seulement que le zèle des agents de publicité n'aille pas plus loin et qu'il ne fasse pas suriner les gens pour organiser dans leur maison une exposition de coutellerie. Et du même coup se conservera, par un nouveau bienfait, la mémoire des crimes. Qui connaît maintenant la chambre où Eyrard tua Gouffé? Si on y avait installé un commerce de corbelières, le souvenir de cet événement ne serait pas perdu.

Venise honore Richard Wagner. C'est à Venise, comme on le sait, que Richard Wagner est mort. C'est dans ce charmant et mélancolique palais Vendramin Oelgeri qui réside ses dentelles de marbre dans les eaux du Grand Canal, que le maître, il y a vingt-huit ans bientôt, s'éteignit dans la plénitude de son génie et de sa gloire.

Personne n'avait songé jusqu'ici à rappeler ce grand souvenir, à commémorer cette date historique dans cette cité qui pourtant défend fièrement et jalousement contre la cruauté de l'oubli et l'empire du temps tant de gloires et tant de souvenirs!

Un comité international composé d'administrateurs de Wagner est récemment la délicate et pieuse pensée de combler cette étrange lacune. Elle réunit des souscriptions et commande, au sculpteur vénitien Ettore Osdorin un médaillon de l'auteur de la Tétralogie.

Cette inauguration a eu lieu ces jours derniers. Ce fut une cérémonie très simple, très sobre et très touchante, parce que l'on y sentait la manifestation d'une admiration ardente, fidèle et sincère. Dans l'assistance on remarquait: Le préfet de Venise, le commandant du département, le comte Grimaldi, dachesse Canavaro, baronne Ellembach de Fontaine, baronne Boreh, comte et comtesse Lovatelli, M. R. Wenterberg, M. Brooo, représentant la maison Ricordi, le consul d'Autriche, M. de Stepek, M. et Mme Davey, M. Snesmann, les membres de la presse vénitienne et étrangère, etc.

du comité français des amis de la musique, un petit discours plein d'émotion et de tact. Après avoir éloquentement rappelé la mort de Wagner il célébra l'universalité de son génie. Et tel est le prestige du génie qu'il échappe aux distinctions d'école, aux particularités de race, aux limitations de frontières. Parvenu à certain degré, il n'est plus d'un seul pays, mais de tous les pays. Dans ce sens on a pu proclamer que l'art n'a pas de patrie, l'art, c'est à dire l'art supérieur, celui qui porte en soi et transmet à la terre un reflet du ciel, un rayon divin.

Le comte Grimaldi, syndic de Venise, ayant ensuite pris possession du monument, déclara en quelques paroles heureuses que le village se ferait honneur de prendre soin du dépôt précieux qui lui était confié.

Et la solennité se termina par l'exécution de la marche funèbre du "Orphee" de Dierx.

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS

C'est à partir de ce matin à 9 heures que sera ouvert au magasin de musique Werlein, rue du Canal, le bureau de location de l'Opéra Français. La demande des places pour la soirée d'ouverture est déjà très forte et les personnes qui désirent assister à la première représentation des "Huguenots" feront bien de se presser.

La liste des abonnements est toujours ouverte et les anciens abonnés qui n'ont pas retenu leurs places peuvent encore le faire.

La troupe de M. Luyolle qui a fait le voyage de Cherbourg à la Nouvelle-Orléans sur le vapeur "Canadian" est attendue aujourd'hui dans le courant de l'après-midi à la Nouvelle-Orléans.

Le "Canadian" arrivera à l'embouchure du fleuve vers six heures jeudi matin, et jettera probablement ses amarres au quai de la ligne Leyland à 3 heures de l'après-midi. Sitôt après avoir répondu aux formalités douanières les artistes seront autorisés à descendre à terre.

TULANE.

Peu de succès peuvent être comparés à celui d'Adelaide Thurston et de ses brillants partenaires dans "Miss Ananias" la délicieuse comédie qui fait salle comble chaque soir au Tulane.

Un annonce pour la semaine prochaine la venue à ce théâtre d'une des plus célèbres artistes de la scène américaine, Mlle Ethel Barrymore qui tiendra le principal rôle dans l'œuvre fameuse de Sir A. W. Pinero, "Mid-Channel".

Mlle Barrymore excelle dans la comédie de mœurs, et entourée comme elle l'est d'artistes de premier ordre, on peut compter sur une très belle série de représentations. La vente des places pour les représentations de "Mid-Channel" commencent dès ce matin à 9 heures au bureau de location du Tulane.

CRESCENT.

L'excellent mélodrame qui a pour titre "In Old Kentucky" est tout aussi populaire qu'aux révolutions et ses interprètes au Crescent sont bruyamment applaudis à chaque représentation.

Cette pièce est encore donnée en matinée aujourd'hui et samedi. La semaine prochaine la direction de ce théâtre met à l'affiche "The Old Homestead", la populaire comédie, tableau de la vie rurale dans la Nouvelle-Angleterre. La vente des places commence ce matin.

ORPHEUM.

Pas un des numéros du programme de l'Orpheum qui ne soit de tout premier ordre. Il est certain qu'on ne saurait trouver mieux dans le genre vaudeville.

Miles Lottie Williams et Fanny Rice, et toutes les autres artistes sont couverts d'applaudissements.

TESTAMENTS.

Le testament de Mme Antoine Barthe, daté du 29 mai 1907, a été homologué hier à la cour civile de District.

La défunte légua la totalité de ses biens à ses enfants et petits enfants et nomme son fils Pierre Barthe, exécuteur testamentaire.

Un autre testament, celui de Charles Weiss a été ouvert devant la même cour. Par ce document daté du 25 avril 1910, le défunt légua à sa femme Ada Ann Weiss, deux contrats d'assurances sur la vie. Le reste de ses biens devra être divisé entre sa femme et ses enfants, conformément à la loi. Mme Weiss est nommée exécutrice testamentaire.

Réouverture de la Nature Lane.

La grande Nature Lane, appartenant à la Textile Mills Corporation, qui était fermée depuis le mois d'avril dernier, a repris ses opérations hier matin.

La compagnie a été réorganisée et sera connue dorénavant sous le nom de Lane Cotton Mills Co. Elle sera présidée par M. Odenheimer et emploiera environ 800 ouvriers.

L'ABELLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 - Un an | \$6.00 - 6 mois | \$3.00 - 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00 - Un an | \$7.50 - 6 mois | \$3.75 - 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$5.00 - Un an | \$2.50 - 6 mois | \$1.25 - 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$6.00 - Un an | \$3.00 - 6 mois | \$1.50 - 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition est comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent adresser aux bureaux.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O.

No 52 Commencé le 20 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INEDIT PAR JULES MARY DEUXIEME PARTIE

Les trois phrases mystérieuses

EN FORTERESSE (Suite)

Pas un fil n'avait été défilé, pas un bouton ne s'était détaché. La veille au soir, Walter dit:

—Et ce pour cette nuit? —Oui. —Sans remise? —C'est ce que. —Alors, c'est dit. —Je vous trouverai au rendez-vous? —Vous pouvez compter sur moi.

Les yeux indécis de Walter flottèrent un instant, comme s'il n'était pas fixé sur Renaud. Et ce fut alors, et pour la première fois, que le jeune homme remarqua cette indécision. — Il eut froid au cœur. — Avez-vous l'affaire à un misérable? — A un traître? — Tout à coup, Walter murmura, timide avec un sourire triste: — Monsieur, je sais ce que vous pensez en ce moment. — Oui, j'ai une figure qui ne préviendrait pas en un favori. — Que voulez-vous? — On ne m'a pas demandé mon avis quand on me l'a fabriqué. — Et ça m'a déjà fait bien du tort; mais je vais vous rassurer bien vite. — Je ne vous trahirai pas. — Je n'en ai jamais eu l'intention. — Voyez-vous, je sais que vous êtes Français, et que vous n'avez pas voulu faire votre service militaire chez nous. — Ça, je ne peux pas l'approuver, car je suis un bon Allemand; mais en 1870, mon père, blessé à Sedan, a été soigné chez de braves gens d'un petit pays qu'on appelle Lannois, dans les Ardennes, bien soigné

et guéri, grâce à ces bons soins. — Quand il est mort, longtemps après, il chantait encore vos louanges et il m'a dit bien des fois: "Si tu peux rendre un grand service à un Français, fais-le pour moi. Tu payeras ma dette." Voilà, monsieur, pourquoi vous devez compter sur moi dévouement. — Je n'aurais pas dû accepter l'argent que vous m'avez offert, mais je risquais gros, c'est un fait, si nous sommes déçus, et j'ai une femme et quatre enfants en bas âge qui souffriraient sans moi. — C'est tout. — Cela suffit, Walter. — Vous êtes un brave homme. — Oui, monsieur, je suis un brave homme, dit simplement le contremaître.

Il se séparèrent ce soir-là, non sans une certaine émotion. — Ma foi, murmura Renaud, il a bien fait de me rassurer. — J'avais peur! — Ce ne fut pas sans une grande fièvre, sans une anxiété profonde, qu'il attendit la nuit. — Dans les deux ou trois heures qui précéderont la nuit complète, il crut, à tous les bruits perçus, les mêmes que tous les jours, pourtant, qu'il était déçu: c'était le sarveillance qui ouvrait brusquement sa porte pour lui apporter sa pâtée du vendredi soir. — soupe aris. — le sarveillance qui vint ouvrir le jadas pour tâcher de le surprendre en flagrant délit

d'une faute quelconque, d'une infraction aux règlements. — Le pas mécanique du factionnaire en bas dans la cour, le passage de la ronde de neuf heures. — puis, ce fut tout. — Un grand silence se fit. — L'heure solennelle pour Renaud. — Il s'était étendu sur sa couchette. Maintenant qu'il allait payer de sa personne, au lieu d'être plus févroux, il se sentait au contraire, très calme. Son cœur ne battait pas plus vite. Il avait une merveilleuse présence d'esprit. — Dix heures sonnent à l'horloge de la prison. — Une ronde martèle le pavé de la cour. — s'approche du factionnaire. — "Halt! Wer da?" — Et des paroles s'échangent après le mot d'ordre. — La ronde est passée. Décoré Renaud a du temps devant lui! Il se lève, décroche les orlans, roule son lit sous la fenêtre, arrache lentement les barreaux solés, accroche la corde au barreaux restants. — Il s'enlève, à la force des poignets, passe la tête dans l'espace libre et jette un coup d'œil circousspect dans la coup. — Dans sa promenade le soldat disparaît, parfois à sa vue, lorsqu'il passe le long des décombrés par la droite de la guérite. — Par contre, lorsque sa prome-

de la ramène sur la gauche, il est en pleine lumière, éclairé par un bec de gaz voisin. — Il va falloir descendre avec une prudence extrême, s'arrêter au fair, les pieds repoussés sur un des nœuds, tout le temps que durera la moitié de la promenade, sur la gauche, pour reprendre la descente ensuite, au retour du soldat sur la droite. — Renaud décroche à l'extérieur, le long du mur, la corde qui, un instant, s'y balance comme un immense serpent, puis s'immobilise. De la même couleur que les pierres, elle y est invisible. Renaud se coule entre les barreaux, saisit le câble et glisse. — A la grâce de Dieu! — Certes, si l'évasion réussit, on ne tardera pas à s'en apercevoir. Cette corde, suspendue, attirera l'attention aux premières lueurs du jour. — Mais alors, il sera loin. — Il est vigoureux et agile. — Il dégringole avec la légèreté d'un chat. — De temps en temps il s'arrête. — jette un coup d'œil au-dessous de lui. — La sentinelle est toujours derrière les décombrés. — Tant qu'elle sera là, il est en sûreté. — Dès lors décombrés, le danger pour Renaud est presque certain. — Il faut donc qu'il ait atteint le sol avant la fin de la promenade méthodique du soldat, sur la droite.

Il se hâte. — Ce qu'il faut, surtout, c'est qu'il n'éveille point le mar. — Cela ferait du bruit. — C'est possible, les pierres détachées tomberaient peut-être. — le factionnaire accourrait, leverait le nez. — et tirerait. — C'était l'ordre rigoureux, la mort. — La mort, ce n'était pas ce qui effrayait Renaud. — Il n'y pensait pas. — S'il devait retomber sans mains des Allemands, il préférerait y retomber mort. — Il arrive sur les dalles de la cour, juste au moment où le soldat commence la seconde moitié de sa promenade, la plus dangereuse. — Renaud s'est collé à plat ventre contre un tas de décombrés. — Il attend, reprend son souffle. — Le soldat à l'oreille nue, sans doute, car il parait tout à coup donner des signes d'inguidité, il a interrompu sa promenade; il s'appuyé des deux mains sur le canon de son fusil, la tête légèrement penchée, il écoute. — Aucun bruit. — le soldat s'est trompé. — Lentement, avec des ondulations de couleuvre, Renaud se glisse en rampant à travers les démolitions, opérant, cette fois, en sens contraire du factionnaire, c'est-à-dire qu'il lui fait profil, pour avancer de quelques pas, de moment où le soldat pourrissait sa promenade sur la gauche. — Combien de temps mit-il à se rapprocher du mur de ronde? — Un quart d'heure? Des heures entières? — Il ne savait. — Il lui semblait que la nuit allait fuir. — Quand il levait les yeux vers le ciel étoilé, il croyait y voir, déjà, les lueurs grises, indécises, qui annoncent l'approche de l'aurore. — Soudain, un bruit de pas... lointain d'abord, mais qui se rapproche, sonnant sur les dalles. — Quelqu'un vient de son côté, va passer tout près de lui. — Par bonheur il se trouve dans l'ombre, noir contre des poteaux solitaires. — C'est un sous-officier, commandant le corps de garde, qui fait sa ronde. — Comme il n'est pas sous l'œil d'un supérieur, il se prend à son aise et s'en vient, les mains dans les poches, en chantonnant entre ses dents. — Par habitude, le soldat crie: — "Halt! Wer da?" — Et il croque la balayette. — Les deux hommes échangent quelques mots sur le temps qu'il fait, le douneur de la nuit, le temps qu'il fera demain, les manœuvres de l'automne prochain, l'arrivée des recrues, après quoi le sous-officier s'éloigne, continuant sa ronde. — Lorsqu'il est loin, le soldat reprend sa promenade monotone. — Et Renaud l'attend qui murmure, avec satisfaction: — Plus que 403 jours!